

## Essai sur l'histoire pré-coloniale de la société matakam

J.Y. MARTIN

### Introduction.

La tentative d'éclaircissement du passé pré-colonial de l'ethnie matakam (1), à laquelle nous sommes conviés, se heurte à un certain nombre de difficultés qu'il est nécessaire de signaler en guise de préambule, en n'ayant toutefois aucunement la prétention de les résoudre.

Les massifs matakam ont été le cadre d'une histoire sans aucun doute ancienne, certainement mouvementée, mais surtout mal connue. Comme le souligne J. Lestringant à propos de l'histoire des pays de Guider, il y a, pour la période précédant l'entrée en scène des Peul — donc le XIX<sup>e</sup> siècle — un contraste frappant entre l'impossibilité d'établir une chronologie autre qu'hypothétique et « la lumière dont sont éclairées les grandes régions voisines de la bande sahélienne — le Soudan, le Bornou, les régions tchadiennes. Celles-ci doivent aux signes arabes véhiculés par l'Islam, aux voyageurs d'Afrique blanche et à la floraison de royaumes centralisés, de bénéficier de sources historiques nombreuses et précises couvrant le dernier millénaire. » (2). Le contraste est d'autant plus fort que l'on a la certitude que les monts du Mandara sont habités depuis plusieurs centaines d'années : outre les objets néolithiques (3) qui ne peuvent témoigner que d'un peuplement très ancien, il en est de même pour les terrasses sur lesquelles ils ont été trouvés. S. White (4) estime que des siècles de travail ont été nécessaires pour porter le système des terrasses à son état actuel de perfection : elles varient de quelques centimètres à trois mètres de hauteur et, mises bout à bout, elles seraient d'une longueur totale de 32 000 km (pour la seule région de Dikoa, de moindre extension que le pays matakam). Ainsi, à un siècle et demi de distance de l'époque contemporaine, nous sommes plongés dans des temps véritablement immémoriaux.

Une autre difficulté réside dans le fait suivant : tout prouve que les monts du Mandara ont été habi-

tés pendant des siècles; mais par qui? Ces collines sont de toute évidence une zone refuge au plein sens du mot. Elles sont cernées de tous côtés par de grands royaumes : au nord le Bornou (avec sa province méridionale, le pays Wandala), à l'est et au sud, l'Adamawa peul, à l'ouest la zone-tampon des Marghi que se partageaient Bornouans et Peul. De plus elles abritent, au prix de très fortes densités, un grand nombre d'individus qui ont constitué des sociétés aux structures parfaitement différentes de celles des Etats centralisés environnants. Il semble d'autre part qu'elles aient joué ce rôle de zone-refuge pendant de longues périodes, en particulier à la suite de l'expansion de l'Islam, et qu'il y ait donc eu un courant permanent d'immigration. Rien ne prouve que les habitants d'aujourd'hui soient les descendants des premiers occupants, et c'est là que réside la principale difficulté de l'établissement d'une chronologie ethnique : étant donné les brassages intenses et prolongés résultant de ces immigrations, il semble difficile que des ethnies originelles se soient conservées dans un tel contexte. D'ailleurs, nous le verrons plus loin, les traditions orales des Matakam montrent que peu d'entre eux se disent autochtones. De plus, ce sont des traditions d'origine de groupes de parenté, et non des traditions ethniques.

C'est la seconde difficulté qui permet en partie d'expliquer la première : en se réfugiant dans leurs massifs, les montagnards du Mandara se sont en

(1) Situé à l'extrémité septentrionale des monts du Mandara, le pays matakam est compris entre 10° 35 et 11° de lat. nord et 13° 40 et 14° de long. est. Classés dans les populations dites « Kirdi », les Matakam regroupent environ 130 000 habitants, avec une densité d'occupation du sol qui peut atteindre 180 habitants / km<sup>2</sup>. Cf. à ce sujet notre ouvrage *Les Matakam du Cameroun*.

(2) Lestringant, *Les pays de Guider au Cameroun. Essai d'histoire régionale*, 1964, p. 65.

(3) Chombart de Lauwe, *Pierres et poteries sacrées du Mandara*, J.S.A., 1937.

(4) White S., « L'économie agricole des montagnards Kirdis de l'émirat de Dikoa », B.S.E.C., 3, 1943.

O.R.S.T.O.M.

Fonds Documentaire

N° : 2244 ex 1

Cote B

Date : 31 DEC. 1982

quelque sorte réfugiés hors de l'histoire (ce qui ne veut pas dire bien entendu qu'ils n'aient pas eu d'histoire). Le site farouche et le caractère défensif de ses habitants (5) ont sans doute empêché que cette histoire fut écrite, ou tout au moins qu'elle ait trouvé ses témoins.

En effet, les documents écrits sont rares et ne concernent directement les Matakam que pour la période de colonisation européenne. La plupart de ces écrits se rapportent aux États du bassin tchadien et n'en sont le plus souvent qu'un discours épique : une chronique dynastique avec les victoires et les conquêtes de chacun des souverains. Elles donnent néanmoins d'utiles repères chronologiques sur les périodes de conquête et d'expansion et illustrent surtout les répercussions de la naissance de l'Islam sur l'histoire de l'Afrique des savanes. La conversion de ces empires à l'Islam est généralement suivie d'insécurité pour les populations environnantes. On tue le païen ou on le réduit en esclavage, à moins qu'il ne court chercher refuge dans les sites montagneux.

Des chroniqueurs arabes, soit qu'ils aient voyagé eux-mêmes, soient qu'ils aient recueilli des souvenirs de caravaniers, nous donnent des renseignements sur une période allant du XIV<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup> siècle, mais pour le seul empire du Bornou. Ibn Battuta, El Tounsy et Léon L'Africain ne font mention des populations païennes de montagne que brièvement et de façon tout à fait marginale.

Les voyageurs européens ne se sont aventurés au Cameroun septentrional qu'au cours du XIX<sup>e</sup> siècle. La consultation de la carte de leurs itinéraires nous montre qu'ils ont toujours évité de traverser les monts du Mandara. Le premier de tous, le major Denham (6) (1822-1824), a quitté la rive occidentale du lac Tchad pour ne descendre que jusqu'à Mora et a ensuite bifurqué vers le sud-est. Barth (7) (1851-1852), dans un premier voyage, est descendu du lac Tchad (Kukawa) à la Bénoué (Yola) en suivant le cours du Yadseram, donc en passant à l'ouest du Mandara. Dans un deuxième voyage, il a suivi un itinéraire Dikoa-Waza-Yagoua, en laissant ainsi le Mandara à l'ouest. D'autres voyageurs par la suite n'ont suivi que le cours de la Bénoué, ou celui du Chari. Seul Passarge (8) est allé jusqu'à Maroua en 1893. Les récits de tous ces explorateurs nous renseignent surtout sur les Bornouans, les Mandara et les Peul, beaux cavaliers aux harnachements superbes qui les intéressaient beaucoup plus que les paysans nus des montagnes. Ils relatent simplement — pour ce qui nous intéresse directement — quel-

ques combats et chasses à l'esclave, nous donnant ainsi une idée des rapports peu pacifiques que les tenants des états islamiques entretenaient avec les « païens » et le climat général d'insécurité qui régnait à cette époque.

Au cours du XX<sup>e</sup> siècle, quelques militaires et administrateurs européens ont recueilli des traditions orales, ainsi K. Strümpell (9) pour les Peul, G. Lavergne (10) pour les Matakam, G. Marchesseau (11) pour les Mofu, J. Lestringant (12) pour les Guidar. Elles constituent un apport irremplaçable, mais combien parcellaire au regard de ce qui reste toujours dans l'ombre.

Ainsi, périphériques par rapport à l'histoire des États tchadiens, les Matakam se sont également retrouvés marginaux chez les chroniqueurs arabes et les voyageurs européens. C'est seulement en procédant à des recoupements, en effectuant des comparaisons et en établissant des relations entre l'histoire des États, les témoignages indirects et les traditions orales des Matakam, et donc en restant dans un cadre hypothétique que l'on peut écrire cet essai d'histoire.

## I. — Repères chronologiques.

On peut légitimement distinguer deux périodes dans l'histoire pré-coloniale des Matakam : avant et depuis les Peul. Il semble en effet bien établi que les Matakam, tels qu'on les connaît aujourd'hui, étaient installés dans leurs massifs actuels avant que les vagues soulevées par le *Jihad* d'Osman dan Fodio ne soient venues déferler sur les abords du Mandara.

### 1. AVANT LES PEUL.

Les données que nous avons recueillies montrent que sur les quatre-vingt villages environ que compte le pays matakam, seuls quatre d'entre eux ont dû leur naissance à la guerre peul. On ne peut cependant évaluer que très approximativement l'ancienneté de l'occupation des monts du Mandara par les Matakam, d'autant plus que celle-ci n'a pu être que progressive, par groupes fractionnés. Les mouvements migratoires successifs qui sont ainsi à l'origine de l'ethnie se sont sans doute étalés du XI<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup> siècle (13).

(5) On trouve encore, chez les Matakam, des murailles de protection contre les cavaliers qui sont élevées aux abords de beaucoup de massifs ou à la naissance des vallées. Elles signifient à l'observateur actuel que l'histoire passée ne fut pas toujours paisible.

(6) Clapperton, Denham et feu le Dr. Oudney. *Voyages et découvertes en Afrique septentrionale et centrale*, 1826.

(7) Barth H., *Travels and Discoveries in North and Central Africa, 1849-1855*.

(8) Passarge, Adamaua, 1895.

(9) Strümpell, *Histoire de l'Adamawa*.

(10) Lavergne, « le pays et la population Matakam », *B.S.E.C.* 7, 1944.

(11) Marchesseau. « Les Mofu du massif de Durum », *B.S.E.C.* 10, juin 1945.

(13) Avec une belle assurance, Froelich écrit : « Au XIII<sup>e</sup> siècle, les Matakam sont déjà en place dans leurs montagnes où ils travaillent le fer; » (p. 43, in *Les refoulés montagnards paléonéogritiques*, 1968). Ceci est parfaitement aventureux, quand on sait que la plus ancienne référence

La construction des grands royaumes soudanais de la cuvette tchadienne s'est faite de telle sorte qu'ils ont été les centres d'impulsion de ces migrations : le Kanem à partir du VIII<sup>e</sup> siècle, le Bornou, le Baguirmi et le Mandara vers le XV<sup>e</sup> siècle. Selon toute vraisemblance, des autochtones se trouvaient déjà sur les massifs à l'arrivée des réfugiés (14). Ainsi les villages de Douvar et Roua dont les habitants actuels assurent que leurs ancêtres sont nés des pierres ou sont tombés du ciel. En outre, selon les traditions d'origine de beaucoup de villages, un système de terrasses était déjà en place. De très longue date, la chaîne du Mandara a dû servir ainsi de lieu de refuge.

Comment se sont formés les grands empires ? La naissance de l'Islam au VII<sup>e</sup> siècle en est toujours la cause lointaine. L'expansion de l'empire du Kanem eut pour conséquence de refouler vers le sud les Sao non assimilés et d'autres peuples (15). Une dynastie s'était constituée. Elle se convertit à l'Islam au XI<sup>e</sup> siècle. Le Kanem connaît son apogée au XIII<sup>e</sup> siècle sous Dounama II dit Dibbalémi. Il étendit son influence au nord jusqu'à Tunis, et au sud jusqu'aux monts du Mandara et du Bautchi. Dans ces montagnes se trouvent installés de nombreux groupes dont les Marghi et peut-être ceux qu'on appellera plus tard les Matakam, qui s'y sont réfugiés à la suite des guerres du Kanem contre les Sao. L'ensemble de ces peuples servait de terrain de chasse à l'esclave pour le Kanem.

Des guerres civiles, puis des attaques extérieures (les Boulala) vont provoquer l'éclatement du Kanem au XIV<sup>e</sup> siècle. Il se reconstitue au XV<sup>e</sup> par le truchement de l'empire du Bornou. Les Bornouans s'étendirent par contamination vers le sud aux dépens des habitants de cette zone qui n'eurent le choix qu'entre l'absorption ou la fuite.

Parallèlement à cette histoire du Kanem-Bornou, le royaume du Mandara (16) se constituait vers le XV<sup>e</sup> siècle aux abords de la chaîne du même nom. Son histoire est celle de luttes incessantes contre les montagnards du sud et contre le Bornou qui s'alimentait également chez lui en esclaves. Lassés de ces razzias, les Mandara s'islamisèrent vers 1715, détruisant ainsi la possibilité d'être asservis par

d'autres musulmans et s'arrogeant par le fait même la possibilité d'asservir les païens des collines. Ils permettaient parfois cependant au Bornou de venir razzier des esclaves chez « leurs » montagnards, jusqu'à trois mille en période exceptionnelle, selon le major Denham. Ce même Bornou avait atteint le sommet de la puissance et de l'influence sous Idriss Alaoma (1571-1603). Pour faire cesser l'insécurité sur les marches de l'empire, il entreprit — avec une armée de cavaliers et de porteurs de mousquets — de réduire les populations païennes. Il défit ainsi les Marghi, les Gamergu, les Sao. Ceux qui n'avaient pu se réfugier dans les montagnes furent égorgés ou se soumirent.

L'état du Baguirmi s'était constitué au XV<sup>e</sup> siècle sur la rive orientale du Logone. Entre 1635 et 1665, les guerriers baguirmiens pillent le pays Kotoke (issu des Sao), battent le Mandara et font même une incursion dans la plaine du Diamaré, malmenant au passage les groupes mofu et guiziga, dont quelques éléments se réfugièrent plus à l'ouest, à l'abri des collines.

Ainsi, depuis le XI<sup>e</sup> siècle, époque de la conversion des Kanembou à l'Islam, jusqu'à la révolte des Peul, toute la zone au sud-ouest du lac Tchad a été l'objet de bouleversements sociaux, d'éclatements d'ethnies, de brassages, de fusions, de migrations vers les massifs-refuges.

L'aperçu sommaire de l'histoire des empires soudanais que nous venons de donner nous montre que l'on peut disposer de repères chronologiques précis en ce qui les concerne, mais que ces repères ne peuvent être utilisés qu'indirectement pour les sociétés païennes périphériques. On sait seulement que les premiers ont provoqué les mouvements de repli des seconds dans les régions montagneuses. La recherche de la précision dans la datation de ces migrations est une entreprise hasardeuse, et le quart de millénaire est encore une unité de mesure trop fine. A propos des Matakam, tout ce que nous pouvons dire est que l'ethnie s'est constituée à partir de mouvements migratoires de groupes divers qui se sont sans doute étalés du XI<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup> siècle.

Jusqu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, les positions se sont maintenues entre les Matakam et les autres groupes des collines et les deux grands états, le Bornou et le Mandara. Le Bornou maintient les tribus dans les montagnes par les incursions régulières de ses cavaliers. Même à l'époque de son apogée, le sultanat du Mandara n'exerça jamais sur les massifs kirdi qu'une autorité toute nominale.

C'est toute l'histoire du Cameroun septentrional qui a été marquée par les soubresauts des états de la cuvette tchadienne : face à ces états impérialistes, les Mandara et les Kotoke se sont islamisés, les Musgum, Massa et Tupuri se réfugièrent dans les zones inondables du Logone et du Mayo Kebbi, et les autres se sont retirés dans la chaîne du Mandara. Toutes ces migrations sont antérieures à la constitution de la puissance peul : tout comme les ethnies Tchédé, Fali, Daba, Guidar, Kapsiki et

écrite aux Ulla (terme désignant les Matakam dans la langue Mandara) date de 1823 (Denham, *op. cit.*), et que le terme Matakam lui-même, d'origine peul, n'apparaît que vers 1850 (selon Lavergne, *op. cit.*). La première référence écrite aux montagnards de cette région se trouve dans Léon L'Africain (XVI<sup>e</sup> siècle). Lavergne, d'après les traditions qu'il a recueillies, estime à « environ quatre ou cinq siècles » l'origine du peuplement actuel, ce qui le situerait entre le XV<sup>e</sup> et le XVI<sup>e</sup> siècle. Pour notre part, les généalogies que nous avons recueillies remontent au maximum à quinze générations : à raison de vingt à vingt-cinq ans par génération, cela donne trois ou quatre siècles, soit approximativement le XVI<sup>e</sup> siècle.

(14) Lavergne atteste le contraire : « ... les premières occupèrent la partie septentrionale de la chaîne du Mandara alors inhabitée... » (p. 19).

(15) Cf. Urvoy, *Histoire de l'empire du Bornou*, 1949.

(16) Cf. Vossart, « Histoire du Sultanat du Mandara », *E.C.*, 35-36, 1953.

Mofu, les Matakam, occupant les piémonts et les massifs de leur pays actuel, sont en place à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Ces différentes unités, voisines, vivent juxtaposées, sans hégémonie.

## 2. DES PEUL A L'ARRIVÉE DES ALLEMANDS.

Au XVIII<sup>e</sup> siècle, deux cents ans avant la colonisation européenne, commence la pénétration peul. Toute la plaine qui borde les monts du Mandara à l'est, à l'ouest et au sud est déjà occupée par les pasteurs peul quand, au début du XIX<sup>e</sup> siècle, Osman Dan Fodio proclame la guerre sainte contre l'infidèle environnant. De 1804 à 1808, il défait les principales cités haoussa, puis s'attaque au Bornou dont il réussit à occuper la province occidentale.

Que se passe-t-il pendant ce temps à l'est des monts Mandara ? H. Moniot nous le résume parfaitement : « Dès 1804, dans le Diamaré, des Peuls passent au combat. Un jeune homme savant et fervent, Adama, soucieux d'unir les groupes peuls autour d'une cause sainte qu'ils rejoignent en ordre dispersés et par des inspirations mêlées, reçoit du Shéhu l'étendard qui marque son investiture pour la direction du *Jihad* en son pays. Le Diamaré est soumis en 1808, la vallée de la Bénoué largement contrôlée en 1812. Les plaines une fois dominées, les opérations marquent le pas, face au Mandara, état solide, et plus généralement au pied des hauteurs-refuges » (17).

A la tête d'un état prosélyte et centralisateur, Adama ne laisse le choix aux tribus païennes qu'entre la conversion et l'intégration, et l'esclavage. La guerre ainsi déclenchée et les nombreuses expéditions de pillage provoquèrent une contraction géographique (18) des positions païennes, de nouveaux mélanges et enfermèrent définitivement les païens dans leurs rochers. Cette barrière de rochers que constituent les collines du Mandara restera d'ailleurs quasiment impénétrable, malgré les nombreuses tentatives des Peul, jusqu'à l'arrivée des Allemands.

G. Lavergne, à partir des traditions orales qu'il a collectées, rend compte de ces tentatives infructueuses de pénétration en ce qui concerne plus précisément les massifs matakam. Nous le suivons ici.

Dès la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, les premiers groupes peul remontant la vallée du Yadseram pénètrent chez les Marghi à Madagali (Cameroun ex-britannique) et rencontrent une résistance farouche. Au début du XIX<sup>e</sup> siècle, le Modibbo Adama décide de donner l'assaut à la barrière du Mandara et charge Njidda, son vassal de Madagali, des premières opérations.

Après les premiers revers, qui le chassent temporairement de sa capitale, Njidda réussit à prendre pied à Wandaï et à Kosséhône, au pied du pays matakam, vers 1830. De là, en descendant la vallée du Mayo Louti, il réussit à faire la jonction avec les Peul Illaga de la plaine de Gawar (cf. carte). Quelques familles matakam et marghi font leur soumission et restent sur le versant occidental de la chaîne du Mandara (19), mais la majorité se réfugie vers le centre et l'est.

A la même époque, les Mofu et les Guiziga sont chassés de Marva leur capitale et se réfugient dans les massifs matakam, ce qui provoque des luttes sévères. Les Peul voulurent se poser en protecteurs des Matakam contre les intrus, mais cette tutelle apparut vite pesante et les Matakam manifestèrent sans tarder leur opposition.

Jusqu'à la mort d'Adama en 1848, la pénétration par Madagali n'avait guère fait de progrès. Son successeur, Lawal (20), chercha à poursuivre par le sud. Venu personnellement à Gawar vers 1850, il apprit qu'auprès des montagnards dont il voulait la soumission vivait un chasseur guiziga nommé Ardo Gaw (21). Il était installé à Tsouffok et avait acquis un réel pouvoir sur les villageois par ses fréquentes fournitures de gibier. L'émir réussit à s'attacher cet homme et le fit s'établir dans la vallée située entre Mouhour et Tsouffok, à Zamay. Les envois d'esclaves, au début très nombreux, devinrent de plus en plus espacés. Les Matakam se montrant résolument indociles, l'émir Djoubérou, nouveau maître de Yola, voulut les réduire à tout prix. Vers 1895, il entreprit une expédition contre le massif de Tsouffok. Les Matakam fortifièrent leurs positions en élevant des murailles et infligèrent un échec sanglant au conquérant.

Talonnés de leur côté par les Peul qui veulent s'imposer plus à l'ouest, les Mofu affluent sur les pentes est des monts du Mandara après la prise de Goudour. Les Matakam, soumis à une triple pression du sud, de l'est et de l'ouest, se regroupent au centre dans les massifs compris entre les vallées de la Tsanaga et du Kérawa et la plaine de Mora. Au sud, Matakam et Mofu s'allient après des débuts difficiles pour former le groupe dit « Boulahay ». A l'ouest, aux abords de Madagali, des Marghi se mêlent aux Matakam. Mais la majorité forme le bloc assez homogène dit « mafa » au centre et à l'ouest du pays, autour de Roua et de Souléde.

Les Peul dans la plaine, les Matakam et les autres ethnies dans leurs refuges de rochers, ces positions se sont maintenues jusqu'à l'arrivée des Allemands. En 1902, après dix ans de conquête où

(17) Moniot, « Le Soudan central », in 1<sup>ère</sup> partie, chap. VI de Deschamps H., *Histoire générale de l'Afrique noire*. T. II, 1971.

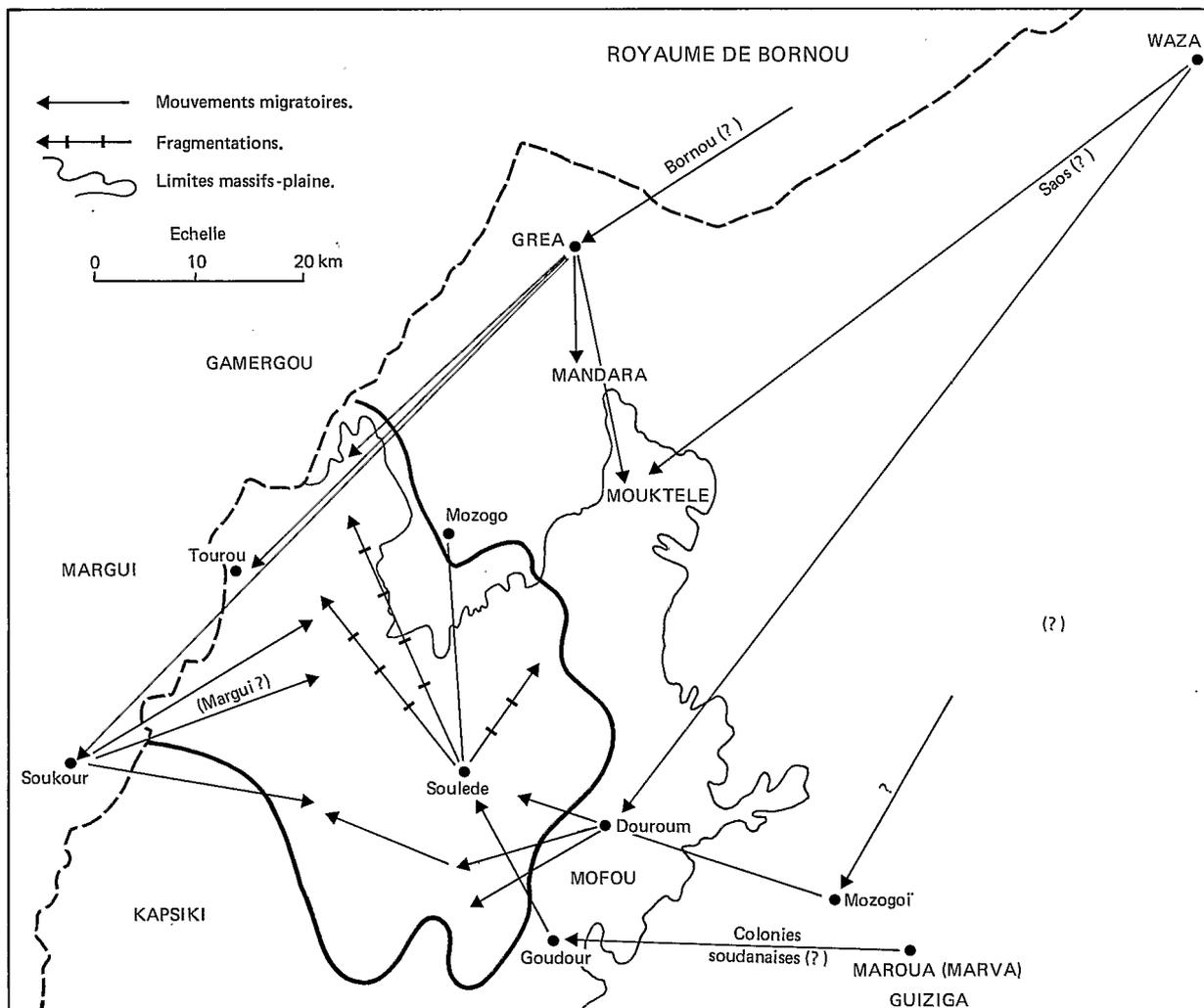
(18) Les villages Matakam de Mavoumay, Chougoulé, Houva et Gousda sont nés de la guerre des Peul.

(19) Strümpell rapporte comment, à plusieurs reprises, soit à la suite d'hécatombe de bétail ou de combats malheureux contre les Mandara, des Peul Béavoué de Madagali trouvèrent assistance chez les païens « Wulla et Soudour », i.e. des Matakam et des Marghi (p. 12 de la traduction IRCAM).

(20) Celui que Barth a rencontré à Yola en 1851.

(21) Ce qui pourrait se traduire par « chef de chasse ».





Origine géographique du peuplement Matakam.

est qu'elles sont — nous l'avons déjà signalé — essentiellement des traditions d'origine des groupes de parenté actuels ou clans, et non des traditions ethniques. Ce sont des micro-histoires de clans. Elles ne se rejoignent que lors de la rencontre effective de quelques uns de ces clans dans le lieu où ils s'installeront de manière définitive et qui verra naître une communauté villageoise. Ces souvenirs collectifs ne concernent le plus souvent que la dernière étape de migration. Cependant l'étape précédente est quelque fois très clairement mentionnée. Nous avons ainsi de fortes présomptions sur les grands axes suivis par les différents mouvements migratoires. L'établissement de la succession chronologique de ces mouvements est plus incertaine. Ces traditions montrent qu'il y a eu de grands déplacements dans les massifs eux-mêmes, qu'ils soient intra ou inter-ethniques. Enfin on peut noter des fractionnements successifs d'un même groupe.

L'analyse des traditions de l'ensemble des villages matakam permet de reconstituer les grands courants de leur mise en place (cf. carte).

Le courant le plus important est venu par l'itinéraire Goudour-Soulédé. Goudour, actuellement en pays mofou, est cité à une place centrale dans les traditions d'origine de nombreuses ethnies « païennes » : les Guiziga, les Kapsiki, les Bana, les Matakam et bien sûr les Mofu. C'est sans doute sa situation géographique qui lui a fait jouer un rôle aussi important. Goudour est un massif qui s'élève à la limite de la plaine du Diamaré. Il donne naissance à un petit cours d'eau qui se jette lui-même dans la Tsanaga. Cette Tsanaga traverse d'ouest en est une grande partie du Diamaré. Les populations chassées de la plaine ont très bien pu suivre la Tsanaga pour être assurées de leur approvisionnement en eau, et parvenir ensuite à Goudour où elles ont fait étape avant de poursuivre plus avant dans la chaîne. A partir de Soulédé les différents groupes se sont dispersés vers le nord-ouest, le nord et le nord-est.

Trois autres courants sont venus de la région du lac Tchad, mais par des itinéraires différents. Le premier est celui que nous avons retrouvé dans

l'histoire du village de Tourou (ce serait trop long de la rapporter ici). Du rocher de Gréa il arrive au nord du pays et de là se disperse. Le second — celui des Jélé, groupe de parenté que l'on retrouve actuellement réparti dans une quarantaine de villages — est passé par Mozogoy et Souledé. Le troisième est passé par le rocher de Waza (24) puis par Douroum (en pays mofu) et a peuplé le sud du pays matakam.

Le dernier courant est venu du sud-ouest (Soukour) pour peupler la partie ouest du pays matakam.

Des mouvements de moindre envergure seraient d'origine podokwo et mouktélé, ou encore guiziga comme le clan mbozom que l'on retrouve dans quelques villages comme Mabass.

G. Lavergne voit le peuplement matakam de manière légèrement différente. Il estime qu'il y a quatre ou cinq siècles, plusieurs colonies « soudanaises » venues de l'est s'installèrent dans le pays, les Matakam et les Mofu étant issus du même rameau. L'élément de base qui constitue l'actuelle ethnie matakam est déjà en place au XVI<sup>e</sup> siècle, quand se déclenchent les importantes migrations mofou qui furent à l'origine de la formation des groupes kapsiki et bana. Ces migrations mofou eurent pour point de départ Goudour, ravagé par les criquets. Elles suivent en gros un axe est-ouest à travers les monts du Mandara, où de nombreuses familles se fixèrent, fusionnant à des degrés divers avec les Matakam. D'autres franchirent la barrière du Mandara, à la recherche de terres plus riches et de vallées plus fertiles comme celles du Yadseram (Nigeria), où elles se heurtèrent aux migrations marghi venues de l'ouest, qui allèrent à leur tour grossir le fonds matakam (25).

Eclatement d'une unité de base, migration, regroupement d'éléments hétérogènes dans un site qui verra naître l'entité villageoise, telles sont les principales étapes du processus de peuplement du pays matakam, et de la constitution de l'ethnie.

### III. — Les échanges pré-coloniaux.

De même que les repères chronologiques touchant à l'histoire des Matakam sont approximatifs ou hypothétiques, de même nous ne possédons que peu de renseignements sur ce que l'on peut appeler les échanges pré-coloniaux. Là aussi nous pouvons avancer une explication : le fait que les Matakam s'étaient réfugiés dans des sites difficilement accessibles pour survivre, qu'ils vivaient en auto-subsistance quasi-

complète dans le cadre de chaque massif, que l'état de guerre s'est maintenu jusqu'au XX<sup>e</sup> siècle, tout cela rendait difficile une organisation systématique du commerce extérieur, hormis des échanges localisés dans le temps et dans l'espace, avec des groupes vis-à-vis desquels les relations étaient momentanément bonnes. Le commerce intérieur était également très réduit, en dehors des biens échangés dans le cadre des alliances matrimoniales. Il n'y avait pas de corporation spécialisée dans le commerce, ni de marchés (26). Voici d'ailleurs ce que dit G. Lavergne de ces échanges : « les échanges se limitaient autrefois au troc de famille à famille, parfois de village à village et d'aucuns attardés ont longtemps préféré s'en tenir aux vieilles méthodes, échangeant mil, poulets ou chèvres contre fer et gabac (cf. *infra*), acceptés en paiement de l'impôt jusqu'à ces dernières années » (27). On peut cependant aller plus loin dans l'analyse des courants d'échange et de circulation des biens à l'époque pré-coloniale.

#### 1. LES ÉCHANGES INTRA-VILLAGEOIS.

Ils dépendaient bien entendu du type de l'organisation économique traditionnelle. Or, celle-ci pouvait être qualifiée « d'agriculture d'auto-subsistance domestique à cadre villageois ». Pour tout ce qui touchait à la nourriture, il n'y avait en théorie nul besoin de sortir du groupe familial, puisque celui-ci, en période normale, pouvait produire tout ce qu'il consommait. Seul le couple des forgerons étant indispensable au fonctionnement de la cellule familiale par les produits qu'il fabriquait. Ainsi il y avait circulation de biens entre forgerons et non-forgerons à propos des produits artisanaux, outils de fer, armes, poteries d'une part, contre mil et prestations de travail de l'autre. Il fallait également rétribuer les fonctions « d'homme des morts » du forgeron. En retour de ses prestations de fossoyeur, toute la viande des animaux sacrifiés lors des funérailles et dont la peau a servi à recouvrir les morts, revient au forgeron. Il convient d'ajouter à cette rétribution tous les présents obligatoires faits au « forgeron » ou à sa femme lors de leurs autres activités (sacrifices, divination, accouchements, actes thérapeutiques, etc.).

Dans un cas comme dans l'autre, on ne sortait théoriquement pas du cadre villageois. De même, la circulation des femmes et des prestations matrimoniales (28) a pu se maintenir longtemps dans le cadre villageois. Cependant des situations de rareté ont affecté certains produits de façon plus ou moins temporaire dans l'histoire économique des Matakam. Cette conjoncture les a contraints à des échanges

(24) Il faut noter aussi que beaucoup de micro-ethnies des massifs de Mora donnent Waza comme étape, et B. Lembezat, in *Les populations païennes du Nord-Cameroun et de l'Adamoua*, rapprochant cette information des poteries funéraires qu'il a eu l'occasion de voir, leur donne une origine Sao.

(25) Lavergne, op. cit., pp. 19-23.

(26) Marché en matakam se dit *luma*, terme qui vient directement du peul *lumo*.

(27) Lavergne, op. cit., p. 48.

(28) Avant 1900, les dots comprenaient toujours des chèvres, souvent des barres de fer et de la bière de mil, plus rarement du mil et du sel.

avec l'extérieur, soit à l'extérieur du village, soit à l'extérieur de l'ethnie.

## 2. LES ÉCHANGES INTER-VILLAGEOIS ET INTER-ETHNIQUES.

A l'époque pré-coloniale, un bien rare, le fer, faisait l'objet de circuits particuliers. La fonte du fer — aujourd'hui en voie de disparition — se pratiquait dans tous les villages. Cependant, aux dires des forgerons actuels, même au temps de cette pleine activité les besoins n'étaient pas couverts dans certains villages tandis que d'autres avaient une surproduction. Des courants de circulation du fer existaient ainsi entre différentes communautés villageoises. Par exemple, Magoumaz, Ziver et Chougoulé qui manquaient de fer allaient se ravitailler à Mabass. Il y avait donc apport extérieur de fer dans ces villages par l'intermédiaire des forgerons de Mabass. Le fer, troqué contre des produits vivriers ou de l'élevage, était livré sous forme de barres plates (douval), longues d'une quarantaine de centimètres et larges de trois. Le prix de ces barres allait d'une poule à une chèvre, selon l'état de saturation du marché. Un bon moyen de s'en procurer était de le faire entrer dans les éléments de la dot, ce qui permettait au beau-père d'éviter les dangers de l'expédition jusqu'à Mabass.

D'autre part les forgerons, au temps de cette pénurie, procédaient à une tractation commerciale particulière qui consistait à faire payer les deux opérations de fonte et de forge. Ils fondaient leur fer et le préparaient en barres, en boules ou en lingots cylindriques de six centimètres sur trois. Ces produits semi-finis étaient échangés tels quels (un demi-lingot pour une chèvre, nous a-t-on dit). L'individu qui voulait avoir une houe ou une arme quelconque devait présenter pour cela le matériau nécessaire, et le produit fini devait encore être payé en prestations de travail et en nourriture. Enfin, beaucoup plus rarement, une houe pouvait être intégrée dans le prix de la dot.

Cependant, si le fer était tellement valorisé à l'époque pré-coloniale, c'est que tout d'abord la demande tant intérieure qu'extérieure était très forte, et qu'ensuite il avait fonction de monnaie. Les forgerons des monts du Mandara devaient non seulement alimenter le marché montagnard, mais aussi celui de la plaine : Bornou, Sultanat du Mandara, Peul. Ces derniers, dont les techniques de production du métal étaient moins élaborées que celles des païens, préféraient s'en procurer chez eux. Les montagnards acceptaient d'autant plus volontiers le marché qu'en échange ils recevaient différents types de biens dont le sel et les étroites bandes de tissus de coton appelées *gabak*. Le fer dans ses différents conditionnements était apte à jouer son rôle de monnaie — c'est-à-dire d'intermédiaire polyvalent — dans la mesure où il pouvait s'intégrer à tous les circuits correspondant aux différents types d'orga-

nisation économique de l'époque. Denham et Barth présentent la chaîne du Mandara comme le fournisseur principal du royaume du Bornou en fer au XVIII<sup>e</sup> siècle et même auparavant. En fer mais aussi en esclaves.

Ces esclaves n'étaient pas seulement le gibier des razzias, car il y a eut aussi des ventes volontaires pendant les périodes de famine. En échange le Bornou donnait surtout du sel sous la forme du natron qui provenait des nombreuses cuvettes dispersées entre les dunes du Manga (sud et sud-ouest du Kanem), près du lac Tchad. Les Matakam de Touro, qui se déclarent d'origine bornouane, disent que c'était leur « parenté » qui leur apportait le natron. Le Bornou donnait aussi des cotonnades teintes en indigo très foncé ou en noir, telles que celles dont s'habillent encore beaucoup de Matakam des massifs de Moskota.

A propos du coton, il convient de relever les notations d'Y. Urvoy : « Il semble que le coton soit d'importation arabo-kanémite. Au Bornou se créa (pendant longtemps, on continua à importer d'Égypte des cotonnades fines) cependant une industrie locale qui produisait les fameuses bandes de coton connues de tous les voyageurs au Soudan, larges de quelques centimètres et assemblées par couture pour former des morceaux plus larges. « Les Matakam eux-mêmes se sont mis à tisser de telles bandes, en particulier dans le village de Wupay, qui a créé et diffusé un type de vêtement en *gabak* connu sous le même nom de Wupay. Il y a là une influence du Bornou sur les Matakam — et donc une preuve des courants d'échange qui ont pu exister — d'autant plus certaine que les bandes en question se disent *gabak* en Matakam, et *gabaga* en bornouan.

Au sujet des échanges entre les montagnards et le sultanat du Mandara, J. Vossart écrit : « Des esclaves affranchis se bornaient à parcourir les montagnes, échangeant les peaux de chats-tigres et de léopards et surtout les « frères » ennemis capturés lors de la précédente « guerre » avec le massif voisin, contre des « tobé » et des « torkadies » du Soudan ou de la verroterie (29). Il semble que ces échanges aient surtout été le fait des habitants des massifs dits de Mora, car les Matakam ne faisaient pas de prisonniers dans leurs guerres. Avec les Peul, les Matakam ont surtout échangé du fer et des enfants contre du mil.

Pour en revenir au trafic des esclaves, il semble que ce dernier ait atteint de très grandes proportions au cours du XIX<sup>e</sup> siècle. J. Lestringant affirme que c'était le seul commerce véritablement florissant dans cette région. K. Strümpell note qu'au fur et à mesure, les expéditions des Peul se transformèrent jusqu'à ne plus être que des entreprises de pillage, se contentant de détruire les villages des païens, dévaster les champs, mais surtout s'emparer des moissons et rapporter un riche butin d'esclaves et

(29) Vossart, op. cit., p. 43.

de bétail... » (30). Strümpell note plus loin : « Cependant le commerce ne s'interrompt pas. Pour pouvoir acheter bon marché des esclaves qui représentaient la marchandise principale, des marchands kanouris, arabes ou haoussas bravaient l'insécurité des routes ».

Quelles indications chiffrées peut-on trouver au sujet des esclaves ? Nous avons déjà rapporté l'indication de Denham sur les trois mille esclaves, sans doute Matakam, razziés par le Bornou avec l'accord du sultan du Mandara. J. Lestringant écrit : « Le système économique des Peul vint à se fonder sur le travail et la capitalisation des esclaves. La tradition rapporte que Modibbo Adama avait lui-même à fournir chaque année un millier de captifs à Sokoto » (31). Barth note : « L'esclavage existe sur une immense échelle dans ce pays, et il y a beaucoup d'individus privés qui en possèdent plus d'un millier... On m'a assuré aussi que Mohammed Lowel (l'émir de Yola) reçoit tous les ans en tribut outre des chevaux et du bétail, environ 5 000 esclaves, bien que cela semble élevé » (32). Chez les Mandara, le capitaine Coste estime les captifs à la moitié de la population en 1923 (33).

Après les Allemands, les Français eurent encore à réprimer de nombreux faits de traite, dont les auteurs étaient autant Kirdis que musulmans.

En conclusion de cette brève analyse des échanges pré-coloniaux, il faut dire que si les Matakam ont pratiqué des échanges avec d'autres ethnies, ces échanges n'ont sans doute pas porté sur de grandes quantités de marchandises et ils devaient surtout être pratiqués par les riverains de la plaine, notamment pour le fer. Les Matakam ont adopté les *gabak*, mais ils ont adopté aussi les plants de coton qu'ils se sont mis à cultiver eux-mêmes pour produire des *gabak*. Les échanges extérieurs à l'ethnie comme les échanges inter-villageois ne semblent pas non plus avoir bouleversé les micro-circuits (intra-villageois et intra-familiaux) dans lesquels circulait la quasi-totalité de la production. Seul le trafic des esclaves a provoqué de graves perturbations.

#### IV. — Influence de l'Islam.

Nous serons très brefs à ce sujet. C'est en grande partie pour fuir les entreprises des états islamiques du bassin du Tchad que les Matakam et leurs voisins se sont réfugiés dans leur site montagneux.

C'est ce refus de l'emprise et de l'influence de l'Islam qui a donc marqué l'histoire pré-coloniale des Matakam, et qui les marque encore aujourd'hui.

#### Conclusion.

Pour conclure cette courte étude historique, nous pouvons dire tout simplement que sur le passé pré-colonial des Matakam, nous avons à apprendre encore beaucoup plus que nous en savons. L'absence de documents écrits ou de témoignages directs ne nous aura permis, tout au mieux, que de faire des hypothèses sur des processus historiques, à défaut d'une histoire événementielle.

#### Bibliographie

- BARTH H. — *Travels and Discoveries in North and Central Africa. 1849-1855*, Londres, Frank Cass & Co. Ltd, Centenary Edition, 1955.
- BAUMANN H. et WESTERMANN D. — *Les peuples et les civilisations de l'Afrique*, Paris, Payot, 1948.
- CHOMBART DE LAUWE P.H. — Pierres et poteries sacrées du Mandara, *J.S.A.*, VII, 1, 1937.
- CLAPPERTON, DENHAM et feu le Dr OUDNEY. — *Voyages et découvertes en Afrique septentrionale et centrale*, trad. franç., Paris, Artus Bertrand, 1826.
- COSTE (Cap.). — *Renseignements sur les races du Mandara*, Archives IRCAM, Yaoundé, 1923.
- FROELICH J.C. — *Les refoulés montagnards paléonégritiques*, Paris, Berger-Levrault, 1968.
- LAVERGNE G. — Le pays et la population Matakam, *B.S.E.C.*, 7, 1944.
- LESTRINGANT J. — *Les pays de Guider au Cameroun. Essai d'histoire régionale*, Versailles, 1964.
- MARCHESSEAU G. — Quelques éléments d'ethnographie sur les Mofou du massif de Durum, *B.S.E.C.*, 10, 1945.
- MARTIN J.Y. — *Les Matakam du Cameroun*, in Mémoires O.R.S.T.O.M., Paris, 1970.
- MONIOT H. — Le Soudan central, in *Histoire générale de l'Afrique noire* (Deschamps H. édit.), Paris, PUF, vol. II, 1971.
- PASSARGE S. — *Adamaua*, Berlin, Reimer, 1895.
- STRUMPELL K. (von). — *Histoire de l'Adamawa*, trad. franç. du Cap. Lemoigne, Archives IRCAM, 1912.
- URVOY Y. — *Histoire de l'empire du Bornou*, in Mémoires I.F.A.N., 7, 1949.
- VOSSART J. — Histoire du sultanat du Mandara, *E.C.*, 35-36, 1953.
- WHITE S. — L'économie agricole des montagnards kirdi de l'émirat de Dikoa, *B.S.E.C.*, 3, 1943.

(30) Strümpell, *op. cit.*, p. 14.

(31) Lestringant, *op. cit.*, p. 117.

(32) Barth, *op. cit.*, p. 190.

(33) Coste, Cap. « Renseignements sur les races du Mandara », 1923, p. 5. Malheureusement le capitaine Coste ne donne pas le chiffre de la population totale.

COLLOQUES INTERNATIONAUX  
DU CENTRE NATIONAL DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE



N° 551

CONTRIBUTION  
DE LA RECHERCHE ETHNOLOGIQUE  
A L'HISTOIRE DES CIVILISATIONS  
DU CAMEROUN

*THE CONTRIBUTION  
OF ETHNOLOGICAL RESEARCH  
TO THE HISTORY  
OF CAMEROON CULTURES*

publié sous la direction de  
Claude TARDITS

Volume I

PARIS  
24-28 septembre 1973

*EXTRAIT*

CENTRE NATIONAL DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE

1981



B. 

B 2244